

SAGESSE ET HUMANISME

La question de la science et de la sagesse fait partie de ces questions « liquidées » depuis que nous pensons dans un paradigme scientifique hérité du rationalisme. Nous n’imaginons plus que la sagesse puisse inspirer ou accompagner toutes les aventures intellectuelles de l’homme et qu’elle ait accompagné son aventure scientifique et technique. Le désastre actuel vient sans doute de l’option prise pour la science contre la sagesse¹.

Trois grandes sageses ou « grandes positions intellectuelles prises dans le monde antique à l’égard de la science et de la sagesse », – conformément à une distinction augustinienne – caractérisent le monde antique et vont trouver leur retentissement en art et dans « les positions typiques face à la beauté ». Trois grandes « sageses » ou trois grands « humanismes » à partir desquelles nous pouvons établir une sorte de « topique des sageses » et donc des formes d’inspirations différenciées.



Ces grandes civilisations originales, ces grands humanismes fondamentaux, nous pouvons les compter sur nos doigts. Il y a la civilisation grecque appelée à devenir un jour la civilisation occidentale, la civilisation indienne et la civilisation extrême-orientale, celle de la Chine et du Japon. Que les sociétés traditionnelles aient elles aussi un rapport à la sagesse, cela est incontestable. Mais il n’a pas donné lieu à une élaboration formalisée, à de grands textes, c’est une sagesse qui se transmet dans les modes de vie et surtout dans un rapport symbolique au monde et à la nature.



Qui dit sagesse, dit raison. La raison antique est une raison naturellement religieuse formée sous le climat d’une piété naturelle que hantaient bien des terreurs. Elle connaissait la bonne et la mauvaise fortune, croyait aux inspirations supérieures, aux influences démoniques ; la pensée du destin, et de la jalousie des dieux, la crainte superstitieuse d’avouer le bonheur, l’adoration même des similitudes divines partout répandues dans la nôtre, témoignent, à la fois d’un sentiment profond du tragique et de la condition humaine, et d’un sens religieux des énergies supra humaines en travail dans le monde.

Tout le XX^{ème} siècle a pensé la question de la sagesse en s’appuyant sur une distinction héritée de la Grèce et en particulier d’Aristote², celle qui distingue l’action et la contemplation.

C’est ainsi que l’Inde, se souvenant de la contemplation adamique, aurait préféré en imiter l’immobilité supra-temporelle, et serait demeurée ainsi en attente, « endormie au bord de l’histoire », comme un témoin des suprêmes aspirations naturelles et des impuissances de l’esprit humain. L’activisme et l’impérialisme occidentaux auraient eu cet effet d’obliger, même par les plus mauvais moyens, les civilisations orientales, plutôt immobiles par elles-mêmes ou vouées à une sorte de mouvement circulaire, à entrer dans le mouvement, dans le grand mouvement de l’histoire qui chemine et progresse avec le temps³.

L’Inde conçoit la sagesse comme une sagesse de délivrance et de salut par un élan désespéré des profondeurs de l’âme et sans distinguer l’ordre naturel de l’ordre surnaturel – (entendu comme participation à la vie divine). Sagesse de salut à conquérir par l’effort ascétique et mystique. Elle appuie toute sa philosophie sur une révélation sacrée, une lettre sainte héritée des sages et déposée au creux d’une tradition rituelle, dont une multiplicité d’écoles humaines va faire miroiter des vérités diverses. Né de l’Inde (ou du moins c’est l’idée commune) le bouddhisme a passé en Chine, et par



¹ En 1935, Jacques Maritain publie *Science et Sagesse*. Le débat à l’époque est vif.

² Dans *l’Ethique à Nicomaque*, au chapitre X, il distingue la vie active et la vie contemplative, cette dernière étant réservée aux philosophes.

³ Maritain (J.), « L’église catholique et les civilisations », *Questions de conscience, Essais et allocutions*, Desclée de Brouwer, 1938, in *O.C.*, volume VI, Paris et Fribourg, éd. Saint Paul et Fribourg, 1984, p. 653.

conséquent, sous le rapport de la sagesse, Chine et Inde sont associées : le brahmanisme indien et le taoïsme chinois sont tous deux caractérisés comme l'un des efforts les plus singuliers que l'homme ait tenté pour atteindre une sagesse exclusivement intellectuelle où il se déifierait lui-même par la métaphysique.

C'est par l'équilibre entre les Rites et la Musique, et à ses formes de pensée que les Chinois ont conquis tout l'Extrême-Orient. Nous imaginons mal en Europe l'importance de ce phénomène massif auprès duquel le « miracle grec » semble un très frêle et très éphémère mirage. En fécondant ainsi la civilisation chinoise, les sages lui avaient donné une force d'expansion, une souplesse, une fécondité, qui étonnent. Ils en ont fait la civilisation la plus durable du monde – et la plus prodigieuse contrefaçon d'éternité ».

On conçoit que ces sagesse immobiles, hiératiques aient pu fasciner l'esprit de Malraux.

La compétition des sagesse a été la marque du monde antique et a conduit à un véritable conflit qui en a marqué la ruine. Saint Paul en a été le grand témoin. Saint Augustin qui l'a vécu et surmonté en lui-même, le docteur et l'arbitre.

Une histoire de l'idée de sacré montrerait ainsi que la face du sacré dans le monde antique écrase l'homme et que face à cette puissance majestueuse, écrasante, menaçante, la Grèce et Israël chacun selon sa ligne ou sa vocation ont œuvré pour et en faveur de l'homme. Le lieu commun historique prend ici toute sa signification, qui fait honneur à la Grèce d'avoir, en face des écrasantes divinités de l'Orient, relevé la figure de l'homme. Avec la Grèce l'Occident aurait ainsi fait l'option de la science tandis que l'Orient restait fidèle à la sagesse.

LE « MIRACLE GREC »

Tamara de Lempicka La sagesse

Avec la Grèce apparaît l'ébauche tenue pour géniale et émouvante de la rationalité en l'homme, rationalité qui implique une hiérarchie, hiérarchie toute relative au demeurant.

Il est difficile d'ignorer, si gênant que cela soit pour le vocabulaire égalitaire qu'une certaine courtoisie diplomatique nous contraient de plus en plus à employer, que le développement de l'humanité comporte une échelle des valeurs et que si chaque âge, fût-il le plus primitif, a sa valeur à laquelle il est impératif de rendre justice, il y a des âges plus ou moins fortunés, plus ou moins privilégiés, des mondes de civilisation, des groupes humains, des hommes individuels qui sont l'objet d'une certaine élection donnée pour une œuvre donnée ou sous un rapport donné.

La Grèce apparaît à ce titre emblématique. La philosophie s'y est constituée non pas sur le fond des traditions hiératiques et sacerdotales comme la sagesse de l'Orient, mais en dehors d'elle, parfois contre elles : une sagesse d'homme, une sagesse de raison se manifeste face à l'immobile et hiératique sagesse védique, et qui se constitue dans son ordre propre, dans la ligne d'œuvre de la raison.

C'est une sagesse rationnelle tournée vers le créé dans deux manifestations : la Cité, les choses. Elle part des choses, de la réalité sensible, du devenir, du mouvement, de ce multiple qui exerce avec une scandaleuse énergie l'acte d'être. Ces têtes criardes et légères ont eu le sens du réel offert à notre expérience et à notre esprit d'hommes.

Le miracle grec, c'est l'épiphanie de la raison, dont l'aventure scientifique n'est qu'une des caractéristiques. Le VI^e siècle constitue cette période étonnante où dans les grandes régions du monde de la culture l'esprit a fait alors sa crise d'adolescence et a opéré des choix décisifs à l'égard de l'avenir.

Avec le Bouddha, l'Orient confirme l'option qu'il avait depuis longtemps faite pour les grandes « sagesse liées », captive des traditions sacrées (même si avec le bouddhisme elle essaie de s'en libérer) et il restait ainsi uni au monde nocturne ou crépusculaire des mythes et de la magie. A ce prix, il approfondissait les voies de la mystique naturelle.

Ces grandes sagesse recevaient tant du monde du rêve que la raison y refusait de sortir tout à fait de sa nuit. Vers la même époque, la Grèce, au contraire, optait pour la sagesse libéré de son cadre ou de sa matrice religieuse et décidait de courir jusqu'au bout l'aventure en rompant une fois pour toutes avec les millénaires soumis au régime crépusculaire des mythes. Cette grande aventure dans laquelle l'option faite par la Grèce a jeté le monde a marqué un progrès décisif. Une suprême sagesse de la Raison, sagesse qui



était aussi Science ou Savoir, la Métaphysique était fondée ; et une physique, une science du monde observable. La distinction entre savoir théorique et savoir pratique était reconnue, comme celle entre métaphysique et religion.

En ce sens, le « miracle grec » n'est pas un miracle du tout mais un éveil normal de la *natura rationalis* à elle-même, le grand éveil dû au passage consenti de l'esprit humain sous le régime solaire du Logos. Par ailleurs, ce miracle a été longuement préparé par les éblouissantes civilisations crétoises et mycéniennes, puis par le lent travail qui a suivi l'invasion dorienne⁴. Mais l'ivresse intellectuelle des sophistes a failli faire mal tourner l'aventure : c'est toujours en découvrant de nouveaux horizons que la philosophie – et les philosophes – perdent la tête. Socrate va sauver la raison, l'avenir de la culture et les droits du vrai en s'acquittant de sa dette, c'est-à-dire en buvant la ciguë⁵.

La Grèce est le seul point du monde antique où la sagesse de l'homme ait trouvé sa voie et où la raison humaine soit parvenue à l'âge de sa force et de sa maturité. Dans le domaine de la pensée c'est sur ce fond de sagesse religieuse que la sagesse grecque c'est-à-dire la philosophie s'est constituée. Non pas sur le fond des traditions hiératiques et sacerdotales comme la sagesse de l'Orient, mais en dehors d'elle, parfois contre elles, et contre sa propre mythologie comme en témoigne le travail de Platon. Mais cette sagesse humaine née à Athènes s'est achevée à Alexandrie. A la fin, elle demandera en vain les secours de l'Orient et d'un syncrétisme sans racines existentielles, elle cherchera dans la mystagogie et la magie un remède à la grande mélancolie païenne, un nouveau souffle et une nouvelle inspiration.

Avec Plotin, elle renoncera à l'existence, à laquelle elle ordonnait toute la pensée et s'arrêtera à un monde où le regard ne cherche plus qu'une idéale procession d'essences et veut s'extasier au-dessus de l'être.



A

ristote – cathédrale de Chartres

DE LA SAGESSE BIBLIQUE A LA SAGESSE CHRETIENNE : UN NOUVEL HUMANISME

La troisième sagesse est celle de Moïse et des prophètes, c'est celle de l'Ancien Testament. Le christianisme, en acceptant l'humanisme gréco-latin pour « pour le couler en éternité en associant aux autres métaux de l'alliage la coulée dont le ressort interne, le logos secret est la raison brûlante de la littérature biblique » selon la formule de René Grousset aura pour résultat la constitution de l'humanisme occidental, coulé en airain par la fusion dans le même creuset de la philosophie grecque, de l'esprit juridique latin et de la théologie judéo-chrétienne.

La notion essentielle qui s'en dégage est celle de personne humaine.

La première manifestation de l'humanisme chrétien fut la rentrée d'Aristote en Occident, c'est-à-dire de celui qui avait été la somme de la science grecque en son temps. C'est par lui que la pensée hellénistique aurait travaillé en profondeur dans l'intérieur de la pensée médiévale, amenant celle-ci à reprendre du point de vue philosophique tout l'enseignement théologique.

Il semble que toute la civilisation occidentale repose sur l'humanisme conçu comme les droits de la personne humaine dans le libéralisme des institutions. Cet humanisme vient de la culture méditerranéenne, progressivement étendue à l'Asie occidentale par Alexandre, par l'Eglise romaine au monde germanique, par l'Eglise orthodoxe au monde russe, par la civilisation anglo-saxonne ou hispanique aux nouveaux mondes.

Culture largement diffusée, mais loin d'être universelle.



⁴ René Grousset, *L'homme et son histoire*. p. 73. Fernand Braudel souscrit à cette idée.

⁵ Jacques Maritain, *Le paysan de la Garonne*, p. 690.

Quant à l'humanisme arabo-persan, il est étroitement lié à la civilisation méditerranéenne au point qu'il serait difficile de l'en séparer. La philosophie arabe n'est à bien des égards qu'une branche de la philosophie grecque. La Perse sassanide, largement hellénisée et christianisée est le moteur principal de ce qu'on appelle improprement « la science arabe » qui en réalité, est la science « gréco-sassanide »⁶.

Deux autres humanismes se sont développés l'un dans l'Inde bouddhique et brahmanique, l'autre en Chine, dont l'humanisme aurait été selon lui un véhicule de civilisation fort analogue à ce que fut l'humanisme gréco-latin sur l'autre versant de l'Eurasie. La romanité chinoise aurait eu autour d'elle la même force d'expansion que la romanité gréco-latine⁷.

C'est ainsi que sera conçue l'idée que la civilisation occidentale repose sur la civilisation méditerranéenne, que depuis dix mille ans, l'humanité intelligente, celle qui crée qui invente, qui parle à Dieu, qui désenclave le monde, invente le grain de blé, depuis le Liban, la ville, depuis Jéricho, vingt-deux signes qui expriment tous les discours, et la mathématique qui est égyptienne et grecque et dont Galilée prétend qu'elle est l'écriture de la nature, tout vient des rivages de cette mer intérieure, telle qu'il n'y en a pas d'autres, et de l'Europe, (depuis le XVI^e siècle sans rivage) désenclavée, désenclavante, qui n'est selon le mot de Pierre Chaunu qu'une « méditerranée basculée vers le Nord ».

Si le monde antique apparaît comme la compétition des sagesse, le monde chrétien apparaîtra comme le monde de la synthèse des sagesse.

Dans l'esprit, cette distinction des sagesse est comme reflétée par l'ordre mis en évidence par Thomas d'Aquin de la distinction entre la sagesse théologique, la sagesse métaphysique et la sagesse infuse ou sagesse de grâce, celle qui est propre aux mystiques chrétiens. Mais ce ne sera qu'à la fin du Moyen âge.

Le XVI^e siècle marque alors le moment d'un renversement caractéristique du monde moderne au cours duquel l'ordre intellectuel ainsi construit s'est brisé. Pour germer de la terre de l'expérience il a fallu aux sciences « soulever et briser les dalles de marbre du tombeau d'Aristote ». La modernité commence très certainement à la Renaissance. Le monde moderne ne se conçoit certainement pas comme le monde des harmonies de la sagesse mais celui du conflit de la sagesse et des sciences et de la victoire de la science contre la sagesse.



L'HUMANISME EUROPEEN



A droite le médecin Burzoe(Burzeyah).

Résumant l'héritage occidental, Raymond Aron écrit que l'avenir de l'Europe lui paraissait inséparable de trois idées : l'idée de la vérité objective, universellement valable, résultat d'une contemplation pure, d'un effort strictement rationnel, l'idée de la personne humaine, chaque personne ayant une valeur, personne irremplaçable, libre pour une existence unique, enfin l'idée de la technique maîtresse de la nature, multipliant les pouvoirs de l'homme et ses possibilités de richesse. La première est d'origine grecque, la deuxième d'origine romaine et chrétienne, la dernière, récente et proprement européenne.

Ce qui n'est pas sûr en revanche, c'est qu'[elle] se poursuive dans un climat spirituel où la personne garde sa valeur⁸.

⁶ Ernest Renan, 1873, conférence donnée à la Sorbonne. Voir sur le site « la science arabe, une équivoque à dissiper ».

⁷ Grousset (R.), *L'homme et son histoire*.

⁸ Raymond Aron, « L'aventure de la technique, Discours aux étudiants allemands sur l'avenir de l'Europe », in *la Table ronde*, 1948, n° 1, p. 67-68.

BIBLIOGRAPHIE

- Aron (Raymond.), « L'aventure de la technique, Discours aux étudiants allemands sur l'avenir de l'Europe », in *la Table ronde*, 1948, n° 1
- Grousset (René.), *L'homme et son histoire.*
- Maritain (Jacques.) *Le paysan de la Garonne*
« L'église catholique et les civilisations », *Questions de conscience, Essais et allocutions*, Desclée de Brouwer, 1938, in *O.C.*, volume VI, Paris et Fribourg, éd. Saint Paul et Fribourg, 1984
Science et sagesse, Paris, Labergerie, 1936.

Manuscrit arménien. naissance de Jésus, par Toros Roslin (Toute la tradition chrétienne avoue le Christ comme la « sagesse »).

